

The Red Badge of Courage de John Huston

Robert Daudelin

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5142ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daudelin, R. (2005). Review of [*The Red Badge of Courage* de John Huston]. *24 images*, (123), 40–40.

John Huston The Red Badge of Courage

par Robert Daudelin



The Red Badge of Courage (1951).

En 1950, quand il entreprend *The Red Badge of Courage*, John Huston a quarante-trois ans, huit films, deux Oscar et quatre mariages à son acquis, plus une réputation déjà bien établie de réalisateur aussi fantasque que talentueux.

Étant donné la passion manifeste du cinéaste pour les œuvres littéraires, il n'est pas étonnant qu'il se soit intéressé au roman de Stephen Crane, le texte littéraire le plus célèbre qu'ait inspiré la guerre de Sécession.

Bien qu'il ait sa propre société de production (Horizon Pictures, copropriété du producteur Sam Spiegel) où il prépare déjà le tournage de *African Queen*, Huston est alors sous contrat avec la MGM à qui il « doit » encore deux films. Malgré les objections violentes de Louis B. Mayer, grand patron du lieu (« un film sans femme, sans action, et sans vedette »), Huston, défendu par Dore Schary, alors « superintendent of production » du studio, s'entête à monter le film, avec un calendrier de tournage très serré (34 jours) et un budget plus que modeste, même pour l'époque (1 435 000 \$).

Le tournage se passe en partie sur le ranch du cinéaste, dans San Fernando Valley ; c'est un tournage sans histoire avec un Huston décontracté, heureux de travailler en extérieurs, et attentif aux gueules des figurants. Les projections quotidiennes de rushes enthousiasment producteur et cinéaste : un grand film est « in the making ».¹

Ce grand film, on le cherche un peu en regardant l'édition DVD qui est désormais la seule voie d'accès à cette œuvre (la récente rétrospective Huston à la Cinémathèque n'incluait pas le film) aussi importante que controversée. Et pour cause ! Les producteurs de la MGM, Dore Schary en tête, sont

passés par là et ont « amélioré » le travail de Huston, notamment en ajoutant un générique en forme de prologue qui rappelle l'origine littéraire du film, et un commentaire la plupart du temps tombé des nues et qui est autant de citations tirées du roman. Alors que Huston avait choisi de suggérer en faisant pleinement confiance au cinéma et aux acteurs, Schary et cie décidèrent de tout expliquer, les péripéties de l'histoire, aussi bien que les états d'âme du jeune héros. Sans parler de trois séquences (l'ouverture, la clôture et la mort d'un soldat) et de quelques plans auxquels Huston tenait particulièrement et que le studio a mis à la poubelle. Sans parler de l'ordre des séquences de la bataille principale, chambardée pour raison de clarté (!) au point de produire au moins une erreur de script...

Huston n'est d'ailleurs pas totalement innocent en cette affaire. Alors qu'à l'évidence le studio, inquiet par les traditionnels « sneak previews », s'apprête à modifier son très beau tournage, il prend l'avion pour le Congo belge où l'attend la production de *African Queen*, livrant ainsi son « plus beau film » (c'est lui qui le dit) en pâture aux patrons de la MGM.

Et pourtant... Charcuté, raccourci, abusivement bavard, le film existe ! Et avec une force qui demeure intacte après plusieurs visions. Jamais peut-être la guerre de Sécession n'a été aussi éloquemment filmée. Cette façon, très hustonienne, de cadrer serré traduit mieux la peur au ventre des jeunes soldats que n'importe quel plan impressionnant d'une grande bataille. Cette bataille n'en existe pas moins, et est très convaincante en plus, avec une sorte de réalité documentaire à la Griffith qui trouve son aboutissement dans de véritables tableaux qui ne sont pas sans évoquer les célèbres

photos de Matthew Brady, une des sources d'inspiration évidentes de Huston et de son directeur photo Harold Rosson (qui signe ici une magnifique image noir et blanc, tout à fait adaptée au récit).

Film sans vedette, *The Red Badge of Courage* repose essentiellement sur Audie Murphy, célèbre héros de la Seconde Guerre mondiale mais qui, à l'évidence, n'est pas passé par l'Actors Studio. Mais ce jeu en mineur, Huston l'utilise au mieux et Murphy devient convaincant, émouvant même ; entouré, comme dans le meilleur cinéma américain, de figurants inoubliables (et magnifiquement filmés), il incarne pleinement Le Jeune – c'est ainsi que le texte le prénomme –, sa naïveté, ses peurs et ses angoisses.

André Bazin, qui aimait le film, utilisait l'expression « mise en scène intérieure » pour qualifier le travail de Huston. Que cette intériorité ait survécu aux violences des patrons de la MGM tient du miracle. On peut néanmoins rêver du film beaucoup plus accompli que nous aurait laissé Huston s'il avait retardé de quelques semaines son voyage au Congo...

1. Nous devons tous ces détails au livre de Lilian Ross *Picture – A Story About Hollywood* (New York, Rinehart, 1952) qui reprend la série d'articles de la journaliste qui a suivi à la trace l'histoire du film, du printemps 1950 à mai 1952.

Un DVD Warner Home Video (avec sous-titres français)